VALERY LARBAUD

Sous l'invocation de saint Jérôme

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1946, renouvelé en 1973.*

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

LE PATRON DES TRADUCTEURS

Pourquoi ne garderions-nous pas les portraits de ces grands hommes et n'honorerions-nous pas le jour de leur naissance ?

Sénèque, Ep. LXIV
Traduction d'A. Pintrel,
revue par J. de La Fontaine.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

I

L'idée d'un essai qui aurait pour titre : *De l'éminente dignité des traducteurs dans la République des Lettres* semble à première vue séduisante. On aperçoit d'abord le parallèle, qui pourrait être plus ou moins habilement mené, avec le sermon de Bossuet sur l'Eminente dignité des Pauvres dans l'Eglise, et on en devine le développement :

Le traducteur est méconnu ; il est assis à la dernière place ; il ne vit pour ainsi dire que d'aumônes ; il accepte de remplir les plus infimes fonctions, les rôles les plus effacés ; « Servir » est sa devise, et il ne demande rien pour lui-même, mettant toute sa gloire à être fidèle aux maîtres qu'il s'est choisis, fidèle jusqu'à l'anéantissement de sa propre personnalité intellectuelle. L'ignorer, lui refuser toute considération, ne le nommer, la plupart du temps, que pour l'accuser, bien souvent sans preuves, d'avoir trahi celui qu'il a voulu interpréter, le dédaigner même lorsque son ouvrage nous satisfait, c'est mépriser les qualités les plus précieuses et les vertus les plus rares : l'abnégation, la patience, la charité même, et l'honnêteté scrupuleuse, l'intelligence, la finesse, des connaissances étendues, une mémoire riche et prompte, — vertus et qualités dont quelques-unes peuvent manquer chez les meilleurs esprits, mais qui ne se trouvent jamais réunies dans la médiocrité.

Il nous faut donc respecter, et même honorer publiquement, en la personne de l'habile et consciencieux traducteur, ces traces des perfections que nous adorons dans ce que nous concevons de plus élevé ; il nous faut donc louer, en même temps que son nom et que ses mérites, les puissances du monde intelligible par lui glorieusement, et modestement, manifestées dans le monde sensible...

Tels pourraient être la substance et le plan de ce sermon littéraire, panégyrique à grands coups d'ailes platoniciens, mais qui, en voulant planer très haut, perdrait de vue un aspect essentiel de son sujet, et un très solide argument en faveur de sa thèse : nous voulons parler de l'importance du rôle des traducteurs dans l'histoire intellectuelle, — ou, si on veut, de leur utilité.

II

C'est justement cette considération qui nous a fait rebuter le titre que l'imagination, toute fière de sa trouvaille, nous proposait, l'ayant rapporté de quelque mystérieux voyage dans la direction de Meaux ; et nous avons préféré nous en tenir à une décision prise depuis longtemps, qui était : de placer toutes nos réflexions à propos des traducteurs, et de l'art de traduire, et de toutes les questions littéraires, morales, philologiques, techniques, qui se rattachent à cet art, *Sous l'Invocation de saint Jérôme*, le père de la Bible latine, l'auteur d'une grande partie de la Vulgate, et pour cela considéré comme le patron (au plein sens du mot) des traducteurs : ici-bas leur modèle ; du ciel, leur protecteur.

Ce titre, qui annonce et couvre tout le sujet, ne

Extrait de la publication

nous paraît pas avoir moins d'efficacité, comme interpellation à la curiosité du lecteur, que la formule qui rappelle et semble parodier le titre d'un sermon célèbre. Et même, cette apparence d'une ironie, si légère soit-elle, à l'égard d'un sujet aussi grave que la Pauvreté et quand il s'agit d'une matière d'un intérêt aussi vif que la Traduction, est inconvenante, et constitue à nos yeux une raison de plus pour préférer l'ancien titre au nouveau.

III

Cela dit, nous avons à peine besoin d'ajouter qu'il n'y a pas la moindre intention irrévérencieuse dans le fait de placer notre écrit sous le patronage d'un des plus illustres docteurs de l'Eglise latine, — « Doctor Doctorum, Doctor Maximus », — et d'un des plus grands saints du christianisme ; et personne, lisant ces pages, — non, pas même les dévoués amis de la gloire de Jérôme, ses Ermites de Saint-Onuphre au Janicule, — ne pourra songer à nous citer le dicton : *Scherza coi fanti, lascia stare i Santi.*

Rien, en effet, ne nous semble plus impertinent, plus barbare, que le ton sentimental et moqueur, l'air d'indulgence railleuse et de condescendance, que certains écrivains ont pris lorsqu'ils ont parlé des œuvres, de la personnalité et des idées des grands représentants des littératures classiques chrétiennes. Si un auteur païen leur raconte les miracles de Vespasien en Egypte ou les prodiges qui ont coïncidé avec les bouleversements de l'Empire, ils l'excusent aisément sur l'ignorance de son temps et les préjugés de sa nation ; mais dès qu'il s'agit d'un auteur chrétien, de

Extrait de la publication

telles marques de crédulité deviennent des fautes impardonnables qui le disqualifient, qui discréditent tout ce qu'il y a de plus substantiel et de plus fort dans ses ouvrages. Ils n'y voient plus qu'erreur, touchante niaiserie, divagation de grands enfants qui croient aux contes de fées. Mais eux-mêmes, ces modernes, se sont-ils jamais demandé quelle figure feraient, dans quelques siècles d'ici, leurs « idées modernes », leurs « lumières », les concessions qu'ils ont faites aux préjugés de leur époque, aux modes, à l'esprit de leur pays et de leur caste ? et, par exemple, quel aspect prendrait, comparée à la Charité chrétienne de Jérôme, leur philanthropie bourgeoise ? S'ils se l'étaient demandé, il est probable qu'ils auraient donné à saint Jérôme la même attention respectueuse qu'ils accordent par principe aux meilleurs écrivains païens antérieurs à la prise de Rome.

IV

Comme ceux-là, et ni plus ni moins que ceux-là, Jérôme pourrait être un des compagnons et des guides de notre vie la plus intime et la plus réfléchie ; un mécène intellectuel, exemple et exhortation, opulent protecteur de notre pauvreté, dont l'œuvre vaste et variée serait pour nous dans le temps ce qu'est dans l'espace quelqu'une des grandes et anciennes villes européennes auxquelles nous revenons toujours et que nous ne nous lassons pas de visiter et de connaître : « Hiéronymopolis », la Cité hiéronymienne. Car ses ouvrages ne sont pas des curiosités historiques, morales ou esthétiques ; mais, dès que nous les abordons, nous les sentons vivants et chauds d'une

chaleur humaine; l'énergie qu'ils dégagent se communique à notre sang, et il suffit que tombent sous nos yeux quelques-unes de ses *Préfaces* aux différents livres de la *Vulgate* ou quelques-unes de ses *Lettres*, pour que nous reconnaissions aussitôt en l'homme qui a écrit cela un maître de la pensée et du langage, un artiste.

Pourquoi donc ne le pratiquons-nous pas davantage, nous qui pourtant lisons volontiers les plus célèbres de ses voisins dans le temps ou dans l'histoire de la Littérature latine chrétienne, saint Augustin surtout, mais aussi Lactance et saint Cyprien, nous aventurant même parfois, — dans les bibliothèques, en attendant les livres demandés, — sur les domaines de Tertullien, d'Arnobe et de saint Ambroise ? Serait-ce parce que trop de publicité, et une publicité parfois maladroite, indiscrète, a été faite autour de son nom et de sa personne (avec toute une escorte de grossières légendes médiévales que ses écrits contredisent à chaque instant), et que nous nous méfions, comme les lecteurs les plus délicats se méfient des livres et s'éloignent des auteurs tapageusement lancés ? Mais Jérôme n'y peut rien. Certes, il a désiré, comme tout écrivain digne de ce nom, l'immortalité littéraire, et il se l'est promise, conscient de sa propre valeur, en termes précis et magnifiques, à la fin de l'Epitaphe de sainte Paule (*Lettre CVIII*, à Julia Eustochium) et encore à la fin de l'Epitaphe de Blaesilla (*Lettre XXXIX*, à sainte Paule) : « Partout où les monuments de la langue latine (*sermonis nostri monumenta*) parviendront, Blaesilla y voyagera avec mes écrits. Les vierges, les veuves, les moines, les prêtres, la liront implantée dans ma pensée. Un souvenir éternel compensera la

Extrait de la publication

brièveté de sa vie. Elle qui vit dans les cieux avec le Christ, vivra aussi sur les lèvres des hommes. Cette génération passera, d'autres lui succéderont qui jugeront sans amour et sans haine. On placera son nom entre ceux de Paule et d'Eustochium. Jamais elle ne mourra dans mes livres. Elle m'entendra toujours parlant d'elle avec sa sœur, avec sa mère. » Mais il n'a certainement pas prévu, vivant au lendemain de la victoire du christianisme, la glorieuse vie posthume ici-bas réservée aux saints Ecrivains, ni l'apothéose plus qu'impériale grâce à laquelle, de siècle en siècle, son nom gravé au fronton des temples a été proposé à l'attention et à la curiosité de foules innombrables et sans cesse renouvelées, — qui ne l'ont pas lu et ne le liront jamais... « Traitement de faveur, injustice, réclame exagérée et imméritée, alors que les écrivains païens et laïques, et, parmi les chrétiens, Origène et Tertullien eux-mêmes... » Assurément ; mais si la religion païenne officielle avait triomphé, si la hiérarchie inventée par Maximin et rétablie par Julien, — la concurrence, hâtivement organisée, tardive, mais appuyée sur des arguments bien forts, — s'était maintenue, ne verrions-nous pas, à côté des temples et des basiliques consacrés aux empereurs divinisés, des monuments publics, — portiques, maisons de recueillement et de prière. « églises », — dédiés aux héros, également et à plus forte raison divinisés, de la pensée païenne ? Les sectes philosophiques, avec leur organisation et leurs traditions séculaires, l'enseignement de Plotin et de Porphyre et la valeur qu'y prend le mot « hiérophante » : n'y a-t-il pas là comme un bourgeonnement de religions et des ébauches d'une église universelle ? et l'imagination, partant de là, ne nous conduirait-elle pas à tra-

Extrait de la publication

vers des villes, — nos villes, — où s'élèvent des temples dédiés à Pythagore, à Zénon, à Socrate, ou sur lesquels nous lisons les noms de Platon, d'Epictète, d'Ammonius Saccas,... et « Saint-Philon », « Saint-Sénèque-le-Philosophe », « Saint-Virgile Poète »...., et chaque siècle, chaque génération ajoutant quelque nouveau nom à ce Panthéon, jusqu'à nos jours, où nous retrouvons, dans les monuments élevés à nos savants et à nos artistes morts, des manifestations spontanées, indépendantes, sporadiques, d'une religion des dieux inconnus et d'un culte de leurs hiérophantes ? Mais à un certain moment, ce qui était « dans l'air » s'est condensé et a trouvé forme et formule. En dehors de la prédication proprement dite et de la propagande du Martyre, des lettrés, des philosophes, des écrivains, à la suite de saint Paul, — les Apologistes, comme ce Quadratus « disciple des Apôtres et pontife de l'église d'Athènes » sous le règne d'Hadrien, — avaient composé à l'usage des empereurs et de l'élite intellectuelle, des traités, des ouvrages littéraires, en faveur de « notre religion », et ainsi il s'est trouvé qu'à l'instant décisif là où était le corps les aigles se sont assemblés, et une grande majorité de l'Intelligentsia s'est prononcée contre les mystères d'Eleusis en faveur du mystère de l'Incarnation.

V

Aujourd'hui comme au temps évangélique Jésus-Christ fait sa demeure dans les maisons de ses amis. Dieu chez eux est chez lui, de même que dans les royaumes toute habitation où le prince pénètre devient la maison royale. L'assemblée des fidèles, au

cours des siècles, a construit de belles maisons à Jérôme pour y recevoir le Roi Jésus; et il en a plus que les Etats les plus florissants n'ont d'ambassades, de légations et de consulats dans les villes des cinq continents. Mais nous ne retrouverons pas sa trace où il est né : Stridon est morte avant lui sous les piétinements des Barbares, et on ne sait même plus où était Stridon. Il y a peu vécu, ne l'a pas aimée, l'a traitée comme tant d'autres auxquels, adolescents, une voix intérieure disait : « Troie ne te contient pas » ont traité leur ville natale : « Pays de la rusticité... ; ils ont pour dieu leur ventre... les plus riches y sont tenus pour les plus dignes de respect. » (Jérôme... et Léopardi parlant de Recanati, et Stendhal parlant de Grenoble.) *Wo lag Stridon ?* demande un Evêque de l'ancien empire d'Autriche-Hongrie. A Grahovo peut-être, mais sûrement dans l'œuvre de Jérôme lui-même, qui seul l'a mentionnée, comme ci-dessus. On la situe aux confins de la Pannonie et de la Dalmatie, mais en terre italienne ; nord-est de l'Adriatique ; seuil de la Mitropa encore à demi barbare ; la grande ville était Aquilée. Dans sa légende, le vague de cette notion lui a fait donner comme pays natal la Dalmatie ou l'Illyrie et, des siècles plus tard, les Dalmates, les Slaves du Sud, les Esclavons, se réunissent autour de son nom. A Bethléem, où il a passé la seconde moitié de sa vie (trente-cinq années) et où il est mort, il était chez lui en effet, mais en terre étrangère, chef d'une communauté latine en terre de langue étrangère. C'est dans la capitale catholique, à Cosmopolis même, que nous serons le plus près de sa mémoire. « A moi, Romain, on ose demander... ; à moi qui ai reçu le vêtement du Christ dans la ville de Rome... » On l'y a ramené mort ;

Rome l'a redemandé à Bethléem-Ephrata, et on a placé sa dépouille sous la relique de la Crèche, dans la chapelle du Saint-Sacrement de la Basilique libérienne, un des lieux les plus richement ornés, les plus luxueux du monde. Dans la basilique fondée par le Pape des mains duquel il reçut le baptême. Dans Rome où il a vécu les années les plus troublées et les plus importantes de son adolescence, et les plus prospères, selon l'opinion du monde, de sa maturité. La Rome de ses « désordres de jeunesse », la Rome de son « cardinalat », lorsqu'il était le secrétaire du Pape Damase, vierge et poète, et que, chef d'une école mi-religieuse mi-littéraire, il se formait une famille spirituelle composée d'une élite des chrétiens de la Ville et des plus pieuses, sages et savantes patriciennes, princesses dont les noms remplissent les fastes de la République et de l'Empire, et dont la généalogie, à travers les héros d'Homère, remonte jusqu'aux Dieux[1]. Et quelques-unes d'entre elles l'ont accompagné ou l'ont rejoint à Bethléem, dans son glorieux exil. Justement sa renommée et son influence durant ces années romaines qui suivirent son retour de Chalcis et de Constantinople, on peut les mesurer à la rage et à la perfidie de ses ennemis et aux fureurs de l'envie qui ont fini par le rechasser au désert. Il n'est jamais revenu, vivant, à Rome, mais il y est resté présent par sa gloire, et tant qu'il a vécu son influence n'y a subi aucun déclin. De Bethléem sa pensée y revenait sans cesse avec ses écrits, qui étaient composés pour Rome, lus et commentés et admirés dans Rome, et c'est pour les « oreilles romaines », celles de Rome d'abord, et par suite celles

1. Sainte Paule descendait de Paul-Emile et d'Agamemnon.

Extrait de la publication

de tout l'Occident latin, qu'il édifia son œuvre immense de traducteur et son œuvre immense d'exégète. Malgré l'injure qu'il lui jette en partant : « Babylone », il reste Jérôme le Romain. (Son époque est déjà celle où « romain » et « chrétien », et bientôt « catholique » deviennent synonymes comme ils le seront dans un passage fameux de Paul Orose.) Ce « Babylone » en effet n'est pas le cri de colère d'un vaincu, mais l'admonestation d'un maître de la pensée occidentale, romaine, chrétienne. Rome devient Babylone parce que l'idéal hiéronymien de la « vie parfaite » y a été rejeté par beaucoup d'esprits incapables d'en voir la beauté ou d'en affronter les difficultés, et calomnié par une basse cléricaille intrigante, les premiers et très avides profiteurs du triomphe du christianisme, ceux-là mêmes qu'il décrit avec une richesse de détails et une puissance comique auprès desquelles Molière et même Voltaire semblent timides, — et décents. « Babylone », parce qu'une élite seulement, et non pas Rome entière, a compris sa doctrine et suivi son exemple. C'est la manifestation d'un état d'esprit qui a été celui de bien d'autres hommes de pensée qui se sont heurtés à l'indifférence, à la sottise et à l'envie (la *Lettre XLV* à Asella prouve, et la légende médiévale, du reste invraisemblable, de Jérôme habillé en femme [1], indi-

1. Dans la « Légende Dorée », au trente septembre : « Un matin, à son réveil, il trouva sur son lit un vêtement de femme, que des méchants avaient déposé là. Croyant que c'était son propre vêtement (la distraction des érudits !) il le revêtit et se rendit ainsi à l'église ce qui permit de dire qu'il avait eu une femme dans son lit. Alors, ne voulant plus être exposé à de pareilles folies, il quitta Rome... » (Jacques de Voragine, traduction de Teodor de Wyzewa.) Nous avons là le résidu des calomnies qui couraient à Rome, vers 384-385, sur le compte de Jérôme, et dans lesquelles son nom était associé à ceux de ses nobles amies de l'Aventin.

Extrait de la publication

que, le rôle joué dans cette affaire par l'envie), et qui poussés par le désir d'une indépendance plus complète, importunés par leur propre renommée, se sont volontairement séparés de la vie en troupeau des grandes villes, comme l'ont fait, plus près de nous, Descartes, Bayle, Voltaire, Nietzsche et Tolstoï ; et même, si quelque comparaison est possible entre des esprits si opposés ou si différents, ce serait à la retraite de Tolstoï à Iasnaïa Poliana que la retraite de Jérôme à Bethléem ferait songer [1]. Mais Rome n'en est pas moins restée pour lui le centre vital, le chef du monde et surtout « la source très pure de la foi », la ville prédestinée de toute éternité pour être l' « éternelle », la Rome renée, fondée une seconde fois sur les reliques des Apôtres, et dont le nom signifie « force » en grec, « sublimité » en hébreu, et, lu dans un miroir, devient le nom du saint Amour qui unit les fidèles aux fidèles et l'Homme à Dieu. A Rome le moine sans famille, sans patrie, sans liens terrestres, a trouvé son foyer. Et nous voyons par ses dernières *Lettres* que la prise de la Ville a été pour lui un coup plus sensible qu'aucune des plus violentes et des plus scandaleuses attaques de ses ennemis. (A vrai dire, il devait être blasé sur ces attaques, le vieux routier de la polémique, toujours injurié, injuriant toujours.)

VI

Mais la maison de Jérôme le Romain, où la trou-

1. G. Bardy, dans son récent manuel de « Littérature latine chrétienne », va jusqu'à dire que Bethléem, du fait que Jérôme y résidait, était devenue « en quelque sorte le centre intellectuel de l'Eglise. » (p. 99.)

Extrait de la publication

verons-nous dans Rome, si nous voulons quelque jour remercier sa mémoire des dons qu'il nous a faits, et près de lui, chez lui, songer à ce qu'il fut, à ce qu'il est pour nous, et demander, peut-être, que par ses prières il éloigne de nous la paresse, le découragement, les contresens et les pernicieux conseils des dictionnaires bilingues ?

A Sainte-Marie-Majeure son corps est absorbé dans le rayonnement de la Crèche, dans la splendeur de l'or des Amériques, dans l'éblouissement des marbres et des neiges de Notre-Dame-des-Neiges.

A Saint-Onuphre au Janicule, malgré le voisinage du couvent de ses Ermites et les fresques du Dominiquin, nous ne nous sentirions pas assez chez lui, mais plutôt chez saint Onuphre, ou chez le Tasse, qui est enterré là. Il y a bien, dans les environs du Palais Farnèse, un Saint-Jérôme-Docteur ou un Saint-Jérôme-de-la-Charité ; mais pour la plupart des Romains, l'église Saint-Jérôme, c'est *San Girolamo degli Schiavoni.*

VII

Ainsi donc, la prochaine fois que nous serons à Rome nous irons faire visite au Patron des Traducteurs en son église de Saint-Jérôme-des-Esclavons. La rue Tomacelli, bruyante, large, asphaltée, qui du Corso nous y conduirait tout droit, nous l'éviterons, et nous contournerons, dans une zone de grandeur et de silence, le Palais Borghèse jusqu'à son extrémité, le clavier du clavecin, qui fait face au quai du Tibre. Arrivés là, c'est à droite, et il nous faut tout de même traverser, après la rue de l'Arancio, la rue

Extrait de la publication

Tomacelli. Mais ce n'est qu'un mauvais instant à passer : au coin du trottoir où nous abordons nous sommes déjà dans le quartier du Mausolée d'Auguste et devant la maison de Jérôme.

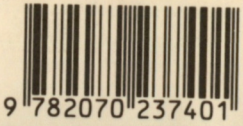
C'est la fin de l'après-midi d'un jour du printemps romain, et entre les frondaisons noires des yeuses nous avons vu s'approfondir lentement sur la Ville la bleue et l'apaisée Palestine du ciel. Touchons un des battants de la grande porte, tout attiédie par le soleil pendant des heures soutenu. Au faîte, sous la tiare pontificale, les armes de Sixte-Quint : ce nom qui se trouve en tête de toutes les éditions de la *Vulgate*. Il était titulaire de Saint-Jérôme-des-Esclavons lorsqu'il fut élu Pape ; coïncidence qui donne à rêver : du ciel le Traducteur désignant son Editeur. Entrons.

Il n'y a pas foule. Un silence et une lumière paisibles, de bibliothèque, — *cœlestis Bibliothecæ cultor ;* — des fresques sombres, riches, de tout repos. Luxe sans éclat, royal et monacal, de marbres et de boiseries. Saint-Roch, quelques portes plus loin dans Ripetta, est beaucoup plus fréquenté, et il a des fleurs de verre éclairées électriquement, et une chapelle de Notre-Dame-de-Lourdes qui ressemble à un grand aquarium à sec, avec une Sainte-Vierge et une Bernadette qui ont tout l'air d'être en papier découpé collé sur du carton. Roch est un saint populaire, et doit se laisser traiter familièrement. Jérôme, non. (« Prier saint Jérôme ? » m'a dit un jour une jeune fille ; « qui l'oserait ? C'est comme saint Augustin : ils sont trop savants ! ») Très église de quartier, Saint-Roch, et le mouvement du quartier y circule. A Saint-Jérôme, au contraire, on peut demeurer longtemps, dans une solitude aristocratique ou dans une

Extrait de la publication

Extrait de la publication

nrf



46-V A 23740 ISBN 2-07-023740-0

Extrait de la publication